

ENTRETIEN
CROISÉ

Agnès Antoine/
Christophe Lucchese
sur *Fantasmâlgories*
de Klaus Theweleit

CHRISTOPHE LUCCHESE

Agnès Antoine est philosophe et psychanalyste. Elle enseigne à l'EHESS et a consacré cette année son séminaire « Éros et démocratie : le destin du féminin » à la lecture des *Fantasmâlgories* de Klaus Theweleit, une somme sur le fascisme et les études de genre traduit quarante ans après sa publication en Allemagne. Christophe Lucchese, le traducteur, l'a rencontrée pour échanger sur cet ouvrage atypique.

Agnès Antoine : Comment avez-vous découvert l'ouvrage de Theweleit ?

Christophe Lucchese : C'est assez anecdotique. Le premier jour de mon stage chez l'éditeur allemand de Fantasmâlgories, Stroemfeld Verlag, KD Wolff, son directeur – un sacré personnage, ancien président du SDS¹ en 1968 –, m'avait mis au défi de trouver un éditeur français à Männerphantasien², un succès de librairie à l'époque. Et il me dit que si j'y parvenais, j'aurais du travail pour le restant de mes jours... Ce qui est en train de se vérifier, car s'il faut cinq ans pour traduire chacun des livres de Theweleit, comme ce fut le cas de Fantasmâlgories, j'en ai pour un bon bout de temps.

Toujours est-il que je n'avais pas entendu parler du livre avant.

1 *Sozialistischer Deutscher Studentenbund*, soit l'Union socialiste allemande des étudiants, très active en mai 68, NdlR.

2 Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, 2 volumes, Stroemfeld Verlag/Roter Stern, Francfort/Main, 1977-1978.

Sa lecture m'a rappelé mes études de philosophie, plus précisément mes premières amours en la matière : Deleuze et Foucault. C'est d'autant plus paradoxal que Fantasmalogies est un livre « anti-philosophique »... La lecture déjà relevait du défi : au-delà du pur intérêt du livre, le traducteur en moi était titillé par cet objet littéraire non identifié.

A. A. : Mais que faisaient les éditeurs français, qu'attendaient-ils pour traduire ce livre, paru il y a quarante ans ?

C. L. : C'est une question qui a accompagné tout mon travail d'édition et de traduction. De prime abord, on est en droit de se demander si un livre qui n'a pas été traduit en quarante ans mérite de l'être jamais. C'était donc à double tranchant : inédit d'un côté et inactuel de l'autre.

Mais à regarder l'évolution des idées ou plus largement de la culture depuis les années 1970, on constate que Theweleit est arrivé trop tard en France. En effet, ses sources d'inspiration, ce qu'on appellera la French Theory, étaient déjà sous le feu des critiques d'une nouvelle génération de « penseurs » qui débarquait sur le marché des idées à la faveur d'une recomposition du champ médiatique : les mal nommés « nouveaux philosophes ». Ces intellectuels annonçaient la fin d'une parenthèse « enchantée » pendant laquelle la vie intellectuelle française avait connu une effervescence sans précédent autour notamment d'Althusser, Lacan, Deleuze, Guattari, Foucault, Lyotard, Derrida. Reste maintenant à savoir si cette traduction tardive, quelque quarante années après sa publication en Allemagne, annonce un retour en grâce de ces théories ou non. Mais étant donné la réception du livre depuis sa sortie, je dirais plutôt non...

J'aimerais à mon tour savoir comment vous êtes tombée sur ce livre, puisqu'il a assez peu circulé finalement.

A. A. : C'est un prétendu hasard. Il y a un endroit où j'aime bien circuler tous les ans : le Salon du livre de Paris. J'y suis attachée pour avoir participé à son organisation dans une vie antérieure. C'était donc un de ces moments un peu curieux où l'on erre entre ces mil-

liers de livres, comme dans une grande librairie, et où l'on tombe tout à coup sur une couverture qui se met à « scintiller » : ainsi j'ai vu, dressée là sur une table, cette couverture, avec le titre « Fantas-mâlgories », un titre accrocheur au bon sens du terme. J'ai regardé la 4^e de couverture, j'ai feuilleté l'intérieur et à peine l'ai-je parcouru que je me suis dit : « Voilà quelqu'un qui a l'air de travailler dans le même domaine que moi. » J'ignorais alors tout de Theweleit, jusqu'à cette distance de quarante ans entre la parution du livre et votre traduction. Et presque tout de suite, comme souvent quand je fais des trouvailles, ça a commencé à cheminer dans mon esprit. Suffisamment pour que je me pose la question de savoir si j'en ferais le sujet de mon prochain séminaire.

C. L. : *Ce qui nous amène à l'intitulé de celui-ci.*

A. A. : « Psychanalyse, culture et politique », un intitulé très général pour situer le champ, auquel vient s'ajouter celui plus spécifique de « Eros et démocratie : le destin du féminin ». L'objet en est politique, l'approche psychanalytique. Ce n'est qu'après coup que j'ai découvert que c'était le titre d'un sous-groupe du MLF dans sa branche la plus intellectuelle, réflexive, menée par Antoinette Fouque et intitulée « Psychanalyse et politique ». J'ai rajouté le mot culture, car j'inclus la question de l'équilibre culturel dans la question politique. Cela me permet aussi de me distinguer du mouvement d'Antoinette Fouque.

Quant à « Eros et démocratie », c'est un clin d'œil à Marcuse et à son livre *Eros et civilisation*, à cette différence près – et décisive – que j'axe mes recherches sur le féminin. Et c'est justement ce qui m'a frappée dans le travail incroyablement créatif et précurseur de Theweleit, cette lecture de la culture à partir de la question du féminin, et le fait qu'il inclut lui-même remarquablement cette dimension féminine dans sa manière de penser. Et ça change tout : il y a deux formes de pensée, l'une, rationnelle, qu'on peut qualifier de phallique, masculine, masculinisante ; et une autre, plus sensible, qui n'emprunte pas les mêmes chemins. Or, ce qui domine ou ce qui a dominé pendant longtemps, et justement moins dans les années 1970, mais qui domine à nouveau aujourd'hui de façon très agres-

sive, c'est cette pensée du sujet « classique », objectivisante, non seulement rationnelle mais rationaliste, qui tend à éliminer un autre point de vue, une autre manière d'appréhender le réel. Et quel fut mon plaisir en découvrant Theweleit, en voyant une pensée qui procède tout autrement, en constatant des affinités sans même connaître l'auteur.

C. L. : Ce partage corps-esprit traverse toute l'histoire de la philosophie – d'ailleurs plutôt à l'avantage de l'esprit. En faire une lecture genrée et historicisante montre comment, dans la réflexion, la rationalité a rejeté la sensibilité et, dans la politique, le masculin a minorisé le féminin. Bref, critiquer ce partage s'avère au final éminemment politique.

A. A. : Cet enjeu anthropologique est devenu pour moi presque un combat, un engagement philosophique au sens fort, qui, à mes yeux, a une dimension éminemment politique. Ce qui est étonnant, c'est d'y être arrivée par la voie d'une réflexion sur la démocratie, puis sur la clinique de l'autisme.

Theweleit, lui, a écrit après 68 avec tout ce que ça a comporté, notamment la dimension libertaire. S'y ajoutait la revendication d'une génération qui estimait que rien n'avait été fait pour comprendre l'adhésion de la génération précédente à l'idéologie nazie : c'est le « Nous, enfants de nazis » de sa préface.

Moi, en 68, j'étais petite fille, je passe donc un peu à côté, n'en goûte que les grandes vacances précoces, dès le mois de mai. Et plus tard, je n'ai pas du tout baigné dans la littérature que vous mentionnez.

C. L. : Je crois savoir que vous avez eu un parcours atypique.

A. A. : Il est un peu singulier, en effet, puisque j'ai beaucoup hésité entre les humanités et la médecine, optant d'abord pour la médecine, bifurquant ensuite vers les humanités. Mais c'est certainement à travers la psychanalyse que je suis arrivée ultérieurement à tresser les deux dimensions : celles du soin et de la réflexion.

J'ai rencontré François Furet, qui, avec son équipe volontairement interdisciplinaire, réfléchissait à la démocratie, à l'histoire de son

émergence, aux grandes questions philosophiques qui lui sont liées, en contraste avec le totalitarisme. La figure de Tocqueville y était centrale. Dans la thèse que je lui ai consacrée, deux questions me semblaient fondamentales pour aujourd'hui : celle de la citoyenneté d'abord, la question anthropologique ensuite. Il y a chez Tocqueville une critique de la philosophie rationaliste des Lumières, qui emprunte au romantisme et cherche à réconcilier les deux. Il adhère à l'esprit des Lumières, tout en en pointant les limites : avoir trop évacué le sensible. J'ai prolongé sa réflexion en développant une critique de la civilisation comme elle va et en faisant au contraire miroiter la civilisation « comme elle vient », une civilisation engageant plus dialectiquement raison et sensibilité³.

En parallèle, je me suis formée à la psychanalyse et j'ai poursuivi ma réflexion personnelle sur la civilisation occidentale qui me semblait être vraiment sur un point de bascule, au seuil d'une autre époque historique au sens plein du terme. Avec en toile de fond cette question de l'équilibre entre corporéité et rationalité, qui me semblait avoir quelque chose à voir avec l'équilibre entre les dimensions symboliques du masculin et du féminin. L'arrivée des femmes sur la scène publique le bouleverse, mais provoque aussi des réactions extrêmement virulentes.

C'est là que je rencontre Theweleit avec qui, très curieusement, et malgré la distance dans le temps, j'ai une proximité troublante, tant sur la méthodologie que sur l'objet même de l'analyse et sur les conclusions. Je sépare artificiellement forme et fond, mais en réalité les deux sont liés : méthodologiquement, Theweleit et moi, nous travaillons la question du sensible par le sensible. Chez Theweleit aussi, la question du féminin est centrale. Enfin, il travaille également avec des images et par associations d'idées. Autant de points communs qui définissent un mode de connaissance différent de celui qui domine dans le monde académique.

Et c'est peut-être ces éléments qui sont le moins compris dans son travail. Sans avoir parcouru tout ce qui lui est consacré, je perçois, rien qu'à partir des bibliographies et de ce qui se publie sur le na-

3 Agnès Antoine, *L'Impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion*, Paris, Fayard, 2003.

zisme et les génocides, que ce qu'il a pu déceler au plan psychique n'a absolument pas été intégré. Je ne sais pas le temps que ça prendra avec la traduction française et ses éventuels effets, mais tant qu'un certain mode de connaissance est dévalorisé et donc méconnu, il est quasiment impossible d'en intégrer les avancées. Ce savoir ne va pas produire son effet de connaissance, parce qu'il reste comme hors de la perspective commune.

*C. L. : On revient à notre question initiale, qui était : pourquoi a-t-il fallu attendre aussi longtemps pour traduire ce livre ? Il se trouve que j'ai fait la connaissance de Martin Ziegler, qui avait traduit le premier tome des *Männerphantasiën* pour Stock au début des années 1980. Un chapitre, « Rituel des défilés de masse », à la fin du chapitre 2, avait déjà été publié dans une revue d'urbanisme assez pointue dirigée par Lion Murard et Patrick Zylbermann, *Urbi*. Foucault avait lui-même recommandé l'ouvrage à Stock qui devait l'éditer dans une collection dirigée à l'époque par Daniel Cohn-Bendit. Or, la direction de ladite collection changea et le projet fut abandonné. Le premier tome était pourtant traduit. Bref, il y a clairement eu une occasion manquée. Toujours est-il que c'est peut-être à cause de cette méthodologie et de la connaissance dont elle accouche que la traduction a pris tant de retard, au-delà des querelles idéologiques.*

A. A. : Les historiens par exemple peuvent s'être intéressés très précisément aux Corps francs⁴, qui forment le support de l'étude de *Männerphantasiën*, sans pour autant voir la nouveauté, l'originalité de l'analyse de Theweleit en termes psychiques, ou alors en la résumant sommairement.

4 En Allemagne, les *Freikorps*, ou Corps francs, étaient des milices nationalistes constituées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour réprimer les insurrections ouvrières à l'intérieur et endiguer la progression du communisme à l'extérieur des frontières allemandes. Ces milices furent le bras armé du gouvernement social-démocrate d'Ebert pour réprimer les insurrections ouvrières. Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht comptent parmi leurs premières victimes, Ndlr.

Autre chose a pu jouer : l'état de la psychanalyse en France. Sur le plan théorique, on y est beaucoup du côté de « l'Œdipe », au détriment de la prise en compte des processus psychiques archaïques. Il y a une très belle école anglaise, issue de Mélanie Klein, avec Wilfred Bion, Winnicott et ceux qui ont travaillé sur l'autisme comme Frances Tustin et Donald Melzer, qui sont très peu intégrés en France. On a par ailleurs commencé à s'intéresser à Ferenczi, mais cela a mis un certain temps... Enfin, les analystes qui s'investissent autant dans la clinique individuelle que dans l'analyse du collectif sont aujourd'hui minoritaires, ce qui n'était pas le cas dans les années 1970 – dans les actuels dictionnaires de psychanalyse, par exemple, vous ne trouverez pas Castoriadis.

Or, je crois qu'on assiste aux limites d'une forme de pensée « antipsychique », comme on peut le voir notamment aujourd'hui avec la gestion du terrorisme. Le discours dominant évoque la police, les forces armées, un discours de défense censé montrer que l'État réagit et protège ses citoyens. Mais émerge doucement l'idée qu'on pourrait s'interroger autrement sur les raisons qui conduisent un certain nombre d'individus à adopter ces comportements mortifères.

C. L. : N'en déplaise à ceux qui pensent qu'expliquer c'est déjà pardonner...

A. A. : Toutes les sciences qui ont été sciemment prônées contre la psychanalyse n'ont au fond pas grand-chose à dire sur le sujet du terrorisme. On a l'air, du coup, de redécouvrir le psychisme de ces individus « terroristes ». Je pense que dans le contexte présent – si les ouvrages traduits de Theweleit arrivent à faire leur chemin –, quelque chose pourra être retenu du cœur de son analyse.

Je voulais revenir sur cette traduction, ce qu'elle a représenté pour vous. Vous avez traduit des choses plus brèves auparavant. Comment avez-vous travaillé pour celle-là ? Avez-vous été en contact avec l'auteur ? Avez-vous regardé ce qu'avaient fait d'autres traducteurs dans d'autres langues ? Avez-vous choisi de condenser le texte ? Vous êtes-vous heurté à des mots intraduisibles ?

C. L. : *Tout d'abord sur le travail éditorial, il faut rappeler combien le livre est foisonnant : l'édition allemande fait mille pages, il y a des centaines d'images, des notes de bas de page, un appareil critique de deux cents pages, une bibliographie pléthorique. La question de la réduction du texte (qui était une condition de l'éditeur) est proprement insoluble, pour ne pas faire de mauvais jeux de mots theweleitens. Car c'est tout sauf un texte, au niveau méthodologique, qui procéderait de façon hypothético-déductive et irait du plus simple au plus compliqué. C'est un livre organique où chaque partie, au même niveau que toutes les autres, contribue à un équilibre général non hiérarchisé. Très prosaïquement, j'ai créé un tableur où j'ai listé tous les chapitres, leur longueur, leur teneur, etc. J'ai ensuite joué au Jenga : qu'est-ce qui se passe si j'enlève telle partie ? Est-ce que ça tient bon ? Les lecteurs français ne peuvent pas juger sur pièce, mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu de réclamation. Si l'ouvrage devait être réimprimé, j'aimerais reprendre et compléter ma traduction. Car en réduisant le texte, j'ai le sentiment de l'avoir asséché, ce qui revient à trahir l'esprit de ce livre en particulier. On rentre là dans la topique de Theweleit, entre le sec et l'humide, et ce côté foisonnant, débordant en fait justement partie. Notamment en enlevant l'avant-propos de Theweleit...*

A. A. : Où se trouvent des éléments biographiques...

C. L. : *Je pensais d'abord que ça n'intéresserait personne de connaître la vie de Theweleit, de son père conducteur de trains et de sa femme qu'il a rencontrée à Sylt, une île allemande de la mer du Nord. Avec le recul, c'est peut-être une des choses les plus intéressantes de la démarche de Theweleit qui lie toujours autobiographie et réflexion plus générale. Et de ce point de vue, l'introduction est magistrale : c'est un condensé du livre, qui donne en plus la clé de la couverture de l'édition originale allemande – une locomotive en train de fendre les flots sur le Hindenburgdamm, la chaussée surélevée qui relie l'île de Sylt à la terre ferme de l'Allemagne : les flots, l'humide, la locomotive pulsionnelle, le ferme, le sec.*

Sur la question des autres traductions, l'anglaise m'a beaucoup aidé. Elle est complète et plutôt bien fichue, avec un index des notions et des noms propres (ce que j'aimerais aussi faire dans une édition augmentée). Sans ça, j'aurais eu beaucoup de mal à aborder toutes les difficultés de ce texte iconoclaste, où fond et forme ne font qu'un...

A. A. : Oui, c'est une écriture très littéraire. Il est vrai aussi que la langue allemande, qui a cette capacité de composer des mots facilement, ne rend jamais la tâche facile...

C. L. : Je l'ai d'ailleurs remarqué dans son dernier livre que je viens de traduire⁵. Quand il devient théorique, Theweleit condense beaucoup sa pensée, ce qui lui est facilité par la langue allemande. En français, il faut déplier tous les éléments de la phrase et en clarifier tous les rapports de détermination, avant de tout réagencer. Bref, décoder et recoder. J'ai vraiment adopté pour ce texte (en fait pour tous les textes que je traduis) une attitude, disons, volontariste, pour le faire sonner et le faire vivre, car cette langue est doublement plaisante : à la fois plaisir intellectuel et plaisir de lecture, jeu de la langue, des mots, etc. Pour revenir à la traduction anglaise des Fantasmâlgories, elle m'a aussi aidé à mesurer l'écart entre la langue originale et sa traduction, ce qui m'a permis de me mettre en confiance et donc de prendre des libertés avec le texte d'origine, sans trop m'éloigner. J'ai d'ailleurs trouvé que l'anglais simplifiait beaucoup, avait tendance à sous-traduire ou à résumer.

Sur le travail avec Theweleit : c'est seulement une fois le texte à peu près abouti que je lui ai rendu visite. On a passé quelques jours ensemble en Bade-Wurtemberg, à détailler toutes les questions. Et ce qui est appréciable, c'est son abord. Klaus est très accessible. Il n'a pas non plus d'orgueil mal placé. Il a même concédé certaines choses sur son texte et s'est toujours montré preneur des remarques que j'ai pu lui faire. Plus largement, ça

⁵ *Le Rire des bourreaux. Psychogramme du plaisir de tuer*, Breivik & Co, à paraître au Seuil, NdlR.

correspond à une sorte de « work in progress » qu'on retrouve dans son dernier livre : on le voit presque en direct se questionner, réagir aux textes d'autrui et embarquer le lecteur dans son introspection. Ce qui est cohérent avec son style, puisque le texte bouge toujours, n'arrête pas de pousser. Finalement, la traduction de son œuvre en est en quelque sorte son prolongement, une prolifération dans d'autres langues, ou, dans les termes deleuzo-guattariens, son couplage à d'autres modules linguistiques, à d'autres machines désirantes produisant du texte pour se brancher à d'autres lecteurs. Bref, l'écriture et la traduction, même combat, du moment que ça produit.

A. A. : On sent qu'il y a eu un moment d'immersion...

C. L. : *Oui, je n'en suis d'ailleurs toujours pas sorti...*

A. A. : C'est un texte dont on ne sort pas indemne, il a quelque chose d'initiatique : avec un effet sur celui qui l'a écrit, mais aussi sur celui qui le lit sérieusement, et c'est aussi ce que permet cette écriture. À tel point que, malgré sa longueur, on le quitte à regret, parce qu'on est devenu familier d'une certaine voix. D'où ma question : que pouvez-vous rétrospectivement dire de cette transformation sur vous ?

C. L. : *En tant que traducteur déjà, surtout en début de « carrière », ça marque à vie. D'ailleurs, je ne me lancerais plus tête baissée dans quelque chose de cette ampleur. J'aspire en ce moment à traduire des livres plus courts, comme le dernier de Theweleit, qui ne fait « que » 300 feuillets. Avant de rembarquer peut-être pour une traduction au long cours. Après le roman d'apprentissage : la traduction d'apprentissage dont on ressort autre. Ensuite j'ai l'impression de découvrir de nouvelles choses chaque fois que je relis le texte et je ne peux pas m'empêcher de revenir à ma traduction. En tant que personne, j'essaie d'intégrer les thèses de Theweleit en m'interrogeant au quotidien sur mes rapports à moi et aux autres, notamment sur la question du sensible, sur le partage corps/esprit, entre la prééminence supposée de l'esprit sur le corps, qui se retrouve être au final celle de l'homme sur la femme.*

A. A. : D'autant que c'est un homme qui s'est lancé dans cette interrogation, ce qui est très courageux. Ce sont davantage des auteurs qui s'attachent à ce genre de question. Les hommes sont plutôt minoritaires sur ce terrain et forment comme une avant-garde masculine...

C. L. : C'est tout le défi du livre quand il décrit des actes d'homme et dit que ce n'est pas juste le fasciste qui agit de la sorte, comme si pour commettre une atrocité il fallait être un homme « hors du commun », au sens d'anormal, comme si l'homme « tout à fait normal » n'était pas non plus capable de monstruosité et qu'il fallait invoquer une « machine infernale » pour banaliser le mal. Toute l'entreprise de Theweleit s'adresse au contraire à l'homme tout à fait normal, son lecteur mais peut-être lui aussi, pour le mettre au défi en tant qu'homme-lecteur. De ce point de vue, les résistances du monde universitaire aux thèses de Theweleit sont peut-être des résistances de nature masculine...

Je retournerais la question en vous demandant quelle lecture peut en faire une femme. Que voit-elle dans cette entreprise masculine ?

A. A. : « Elle » se réjouit tout d'abord de voir un travail rare au premier sens du terme, puisque très peu de penseurs hommes sont entrés dans cette optique-là. J'ai été frappée de voir que des auteurs avec qui j'avais de grandes affinités d'analyse sur ce qu'on appelle la « modernité », dont Marcuse, Elias, etc., omettaient la perspective du rapport masculin/féminin. Et ce, aussi révolutionnaires qu'ils aient pu être. C'est d'ailleurs une des raisons qui ont poussé Antoinette Fouque à créer ce sous-groupe « Psychanalyse et politique » au sein du MLF. C'était la revendication d'avoir un lieu de réflexion axé sur cette question, alors même que tous les bons militants de mai 68 étaient des hommes tranquillement assurés de leur manière de voir. La question même d'interroger un style de pensée symboliquement « masculin » échappe à la pensée dominante. Theweleit fait de ce point de vue exception. J'ai trouvé remarquable cette manière de s'engager complètement dans son travail en tant que personne de sexe masculin et d'essayer de saisir les comportements socio-culturels qui ont poussé certains hommes à agir d'une certaine manière.

Lui s'y colle jusqu'à se remettre entièrement en question. Rares sont les penseurs, les universitaires, à oser vraiment cette aventure – de ce point de vue, nous appartenons tous deux à la même famille. S'il était très simple de gérer cette question du masculin/féminin, le terrorisme contemporain n'existerait pas, les nationalismes, les populismes n'existeraient pas, et on irait tranquillement vers une démocratie idéale.

Ça ne revient pas à dire que le parcours féminin est plus aisé, mais il reste à déterminer la part socio-culturelle et le ressenti corporel particulier d'un parcours masculin. Pour se poser ces questions, il faut avoir fait un pas de côté et être sorti de la pensée dominante qui, elle, ne se pose pas la question, ne peut même pas imaginer se trouver dans une certaine ornière.

Nous, les femmes, connaissons bien cela, parce qu'il y a toujours un moment dans un parcours intellectuel où l'on a dû, au moins inconsciemment, se prêter à cette pensée dominante pour qu'elle nous accorde une place. Alors que pour être en cohérence avec ce que l'on ressent et ce que l'on pense, il faut adopter d'autres instruments : nouvelle forme d'écriture, autres supports d'analyse, recours à l'art, etc. Or, dans la mesure où ces choses sont disqualifiées par la pensée dominante, de nouvelles formes de pensée ne parviennent pas à émerger, à acquérir une légitimité égale. Je pense que c'est pour cela que j'ai d'abord souffert en écrivant ma thèse, c'était le premier moule dans lequel je me suis coulée. Mais quand on s'est décidé à procéder différemment, se pose un problème de légitimité. Des gens vous diront certes que certains objets littéraires ont une grande portée philosophique, comme les romans de Dostoïevski. Mais leur donnent-ils vraiment la même légitimité qu'à la philosophie ? Je ne crois pas. Dans notre cursus scolaire, on a tous étudié des auteurs entre littérature et philosophie, comme Montaigne, Pascal ou Rousseau. Est-ce que la philosophie officielle leur accorde le même statut que Kant, Hegel ou Heidegger avec leurs systèmes ? J'en doute. Ça commence à bouger, notamment dans la production de la jeune génération mais le plus souvent, dès qu'on quitte l'architecture théorique ou le concept, on est suspect, il y a un effet de dévalorisation. C'est difficile d'être dans une philosophie qui veut lutter contre cela et de savoir que les instruments qu'on va employer risquent eux-

mêmes d'empêcher cette pensée d'accéder à un statut « philosophique ». Je sens ça aussi chez Theweleit, il y a des choses très importantes dans son travail, mais elles n'ont pas été suffisamment repérées et une des explications tient à ce que son ouvrage n'a pas été suffisamment pris au sérieux.

C. L. : Ce qu'atteste également son parcours universitaire. Outre son engagement politique de l'époque, sa thèse a été mal acceptée par les universitaires. Ainsi lui a-t-on, immédiatement après sa soutenance, refusé une chaire à l'université de Fribourg. C'est bien plus tard seulement qu'il a enseigné l'esthétique à l'institut de sociologie de Karlsruhe. Lui-même d'ailleurs se considère d'abord comme un auteur.

*Il est curieux de voir ces instances de validation, à la fois juge et partie, évaluer à l'aune de leur propre méthodologie ce type de travail, auquel ils n'ont jamais vraiment prêté attention. Un peu d'ailleurs comme on n'a jamais su prendre au sérieux les « déviants », les « monstres », les « anormaux », mais aussi la cruauté ou l'horreur dans ce qu'elles ont de démesuré. Theweleit en parle beaucoup dans son dernier livre, mais déjà aussi dans *Fantasmâlogories* au sujet des fascistes qu'il ne suffit pas de traiter d'imbéciles ou de fous furieux. Ce qu'ils disent, aussi irrationnel que ce soit, a un « sens ». Ça court dans toute son œuvre, jusqu'au dernier livre, sur Breivik et les bourreaux. Au final, et aussi paradoxal que ça puisse paraître, ça vaut aussi pour Theweleit : a-t-il été seulement pris au sérieux ?*

A. A. : Ceci dit, je me suis aperçue que les personnes qui ont eu un certain style d'intuitions étaient souvent enterrées par l'histoire. Il y a une force de résistance extrême à certaines vérités, et j'essaie justement de la comprendre et de l'analyser. On parlait du féminin tout à l'heure et je pense à un auteur comme Bachofen qui a écrit *Das Mutterrecht*⁶, un ouvrage majeur sur cette question, discutable certes, fils de son époque, mais d'une très grande richesse. C'est im-

6 J. J. Bachofen, *Le Droit Maternel, recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, trad. Étienne Barilier, éd. L'Age d'Homme, 1996.

pressionnant de voir à quel point il est oublié ou insuffisamment pris en compte, si ce n'est pour être critiqué rétrospectivement sur un mode facile. En sciences humaines, plus que dans les sciences « dures » où l'on capitalise davantage les découvertes, on voit des domaines, des avancées d'intelligibilité du réel, écartés parce que trop dérangeants. C'est le désavantage de l'âge de voir que des gens ont écrit des choses d'une si grande intelligence, qui sont ensuite « oubliées ». L'histoire repart et reproduit les mêmes erreurs.

Ce qui, dans le travail de Theweleit, heurte les esprits vient aussi du fait même que, dans le monde universitaire, les savoirs sont séparés, étiquetés, etc. Or le point fort de l'analyse de Theweleit est de partir d'une période précise, d'un problème particulier – la naissance de l'idéologie nazie en Allemagne et l'adhésion qu'elle a rencontrée –, pour ensuite la dépasser en décrivant des mécanismes universels, touchant au nationalisme, au fascisme, au totalitarisme. Ce sont des formes de pathologie socio-politique récurrentes. Or, il y a peu encore, on se centrait sur l'unicité du phénomène de la Shoah ; même la comparaison communisme-nazisme était contestée, et il était quasi impensable de rapprocher des phénomènes historiquement éloignés, alors que lui l'énonce très tranquillement et presque d'emblée : tout ceci n'a rien d'extérieur à nos psychismes, même comme dérive pathologique, et ça traverse l'espace et le temps. Et cette vérité, les esprits académiques ne sont absolument pas mûrs pour l'entendre, on va immédiatement dire qu'il est osé de mettre sur le même plan les nazis d'hier et les terroristes ou encore l'extrême droite d'aujourd'hui.

C. L. : Ils vont être gâtés avec le dernier livre...

A. A. : Et plus les gens sont précis dans leur travail, plus ils sont prompts dans ces réflexes-là. On ne va pas comparer une période avec une autre, un pays avec un autre...

C. L. : C'est d'ailleurs exactement le reproche qu'adresse Harald Welzer à Jonathan Littell pour la sortie du Sec et de l'humide en Allemagne, ainsi qu'à Theweleit qui l'a postfacé. Harald Welzer, qui se présente comme un « socio-psychologue », les traite tous

les deux de « fieffés péroreurs », reprochant à Theweleit de réserver toujours le même discours et de ne pas connaître les dernières avancées de la recherche en la matière. Or Welzer, dans un livre⁷ coédité avec l'historien Sönke Neitzel, ne fait rien d'autre qu'interpréter la parole des soldats de la Wehrmacht par le crible d'un « cadre de référence » (la Seconde Guerre mondiale). Et à circonstances exceptionnelles, comportements exceptionnels. Tout passe par pertes et profits, des meurtres aux viols en passant par les exécutions de masse par balle. L'exception fait loi et les actes sont des dérapages par rapport à la norme du bon père de famille dans le « cadre de référence » République Fédérale. Quid du plaisir de tuer, du passage à l'acte, de la sexualité (ou de sa conversion en autre chose) chez ces hommes ? Et on s'étonne après coup : mais c'étaient pourtant des hommes « tout à fait normaux ». Quel intérêt de connaître les dernières avancées de la recherche des bourreaux si c'est pour trouver des circonstances atténuantes à des tueurs, aussi « banals » soient-ils...

Pour revenir brièvement à la traduction de Fanstamâlgories, parmi les termes intraduisibles, il y en a eu un d'un peu particulier : Flintenweib, littéralement « femelle à fusil », que j'ai traduit par « flingueuse ». Or, un ami m'a parlé d'un type de femme en France, qui, sans être exactement la même – la « flingueuse », durant la révolution spartakiste et sous la plume des Corps francs, était une femme castratrice, érotomane, une sorte de furie traversant le champ de bataille à cheval avec deux pistolets dans chaque main (sic) –, recouvre les mêmes attributs et apparaît dans des circonstances analogues : la pétroleuse sous la Commune. Bref, une histoire des pétroleuses reste encore à écrire en France, et avec elle une histoire du corps masculin. Et Theweleit peut justement nous y aider.

A. A. : Justement, vers la fin de mon séminaire de l'année dernière, il y avait une exposition aux Archives nationales intitulée « Présu-

7 Sönke Neitzel, Harald Welzer, *Soldats. Combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Gallimard, coll. NRF essais, 2013, trad. de l'allemand par Olivier Mannoni.

mées coupables⁸ », sur les procès faits aux femmes. Le but n'était pas de les disculper, mais de voir dans une optique de genre comment les femmes étaient d'emblée présumées coupables et comment les procès de femmes ne se déroulaient pas comme ceux des hommes. Les commissaires ont créé cinq catégories de femmes : la sorcière, l'empoisonneuse, l'infanticide, la traîtresse et... la pétroleuse. J'ai donc décidé de les reprendre dans le séminaire de l'an prochain à l'appui des ouvrages lus les années précédentes, notamment ceux de Theweleit et de Rogozinski. Ce dernier a essayé de réfléchir au phénomène de la chasse aux sorcières⁹ comme organisation de la première tuerie de masse, ce qui n'avait jamais été fait. Il a réalisé un travail remarquable, en s'interrogeant tout particulièrement sur le point d'accrochage entre les psychés individuelles et certaines représentations. Dans notre contexte contemporain, par exemple, on peut se demander comment un jeune, mal dans sa peau, va entrer en résonance avec un verset du Coran et l'interpréter d'une certaine façon, jusqu'à accomplir des actes meurtriers. Ce n'est pas à cause du verset du Coran lui-même, pas entièrement du moins. Quelque chose d'intemporel dans la structure souterraine de cette représentation religieuse a donné appui à sa fantasmagorie propre. Dans ses analyses, Rogozinski, curieusement, est à peine conscient de travailler sur la question du féminin, c'est fascinant.

BIBLIOGRAPHIE

Agnès Antoine, *L'Impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion*, Paris, Fayard, 2003.

Maine de Biran : sujet et politique, Paris, PUF, 1999.

Claude Gauvard (dir.), *Présumées coupables : les grands procès faits aux femmes*, L'Iconoclaste, Archives nationales, Paris, 2016.

8 Claude Gauvard (dir.), *Présumées coupables : les grands procès faits aux femmes*, L'Iconoclaste, Archives nationales, Paris, 2016.

9 Jacob Rogozinski, *Ils m'ont haï sans raison. De la chasse de la sorcière à la Terreur*, éd. du Cerf, 2014.

Jacob Rogozinski, *Ils m'ont haï sans raison*, Paris, Le Cerf, 2015.
Klaus Theweleit, *Un plus un ; images, mémoire*, Paris, TH.TY., 2000,
trad. de l'allemand par Pierre Rusch.

Fantasmâlogies, Paris, L'Arche éditeur, 2016, traduction et
édition de Christophe Lucchese.

Le Rire des bourreaux. Psychogramme du plaisir de tuer, Brei-
vik & Co, Paris, Le Seuil, trad. de l'allemand par Christophe Lucchese
(à paraître).